

La question de la chute de Rome, les tentatives d'identifier ses causes ou, comme le veulent certains, sa cause décisive, passionne de nombreux chercheurs depuis des siècles et rassembler toutes les œuvres écrites sur ce sujet nécessiterait une sacrée bibliothèque. Tout a été sondé : des alcôves aux trésors. Pour la plupart des gens, les choses se déroulent de la manière simplifiée suivante : un jour de 476 de notre ère, des myriades de guerriers barbares occupent « la capitale du monde » ; ils détrônent le dernier empereur, prénommé – ironie du sort ! – Romulus mais affublé d'un Augustulus moqueur ; et c'est ainsi que se referme définitivement la dernière page du grand volume de l'histoire. En réalité, ce fut un processus très complexe, échappant à toute explication univoque, s'étendant en outre sur plusieurs siècles, et peut-être pas aussi inéluctable que le soulignent les déterministes, même si ce caractère inexorable confère aux événements l'éclat funeste de la tragédie.

La date fatidique de 476 fut fixée plus tard, pour des raisons didactiques ou taxinomiques. Bien que cela sonne comme un paradoxe, il semble que les contemporains n'aient pas pris conscience de ce qui, pour nous, est une césure, une fin, une catastrophe de la civilisation, communément admise. Ferdinand Lot, éminent spécialiste de cette période, disait que Rome était tombée sans bruit, puisque Cassiodore, chroniqueur scrupuleux, ne note rien de particulier à cette date. « Dans des milliers de vallées du monde entier, éloignées les unes des autres, la vie naissait et s'éteignait, au moment même où la grande bataille se terminait par une victoire ou une défaite. »

L'œuvre célèbre de Gibbon se conclut ainsi : « [...] j'ai décrit le triomphe de la barbarie et de la religion. » L'histoire identifia et condamna ces deux principaux responsables de

la tragédie romaine. Mais il faut le répéter encore une fois. Rome n'a pas succombé à un raz de marée d'ennemis extérieurs. Les armées des barbares harcelant l'empire étaient relativement faibles : leur nombre excédait rarement vingt à trente mille. Il n'y eut pas non plus d'attaque frontale coordonnée mais des raids sporadiques que les légions de César ou d'Auguste auraient certainement réduits, sans difficulté.

Il est en revanche incontestable qu'au cours des siècles, l'empire tomba progressivement dans la barbarie. Processus inévitable, puisque parmi les cinquante millions d'habitants de l'État romain, les tribus latinisées d'Italie étaient une goutte d'eau dans la mer des peuples celtes, germaniques, iraniens, illyriens, thraces ou ibériques. Et les groupes compacts de souche latine se trouvaient exclusivement sur la presqu'île apennine. Pourtant aux périodes de danger, à l'époque de la migration des peuples, l'écrasante majorité des habitants de l'empire associait ses intérêts vitaux au maintien de l'empire.

Il est toujours d'ardents partisans des théories raciales selon lesquelles l'État est fort lorsqu'il est homogène ethniquement, et ce, toujours au mépris des faits. Le chercheur américain Frank Tenney a émis l'hypothèse que Rome était tombée, car la vieille race, pure, des Romains s'était éteinte. Dans la capitale même, ce dont témoignent les inscriptions tombales de la période du Bas-Empire, les habitants d'origine étrangère représentaient plus de 90% de la population, selon des évaluations. Qu'était-il advenu des « descendants d'Énée » originaux ? Tout simplement ce qu'il advint des descendants des chevaliers de Guillaume le Conquérant ou des fondateurs d'un quelconque empire. Ils périrent dans des guerres civiles ou extérieures, furent victimes des persécutions d'empereurs fous et d'adversaires politiques implacables, se suicidèrent stoïquement, émigrèrent, ou leurs clans fini-

rent par s'éteindre. Ce sont les Romains et leurs alliés italiens qui menèrent une guerre victorieuse contre Carthage et luttèrent pour le contrôle de la Méditerranée mais les véritables bâtisseurs de l'empire furent des habitants des provinces et même des affranchis. La littérature romaine serait pauvre si elle n'avait été irriguée par les talents de créateurs, nés hors de la Ville Éternelle : Tite-Live, Cicéron, Virgile, Horace, Catulle, Tacite ou Juvénal. C'est en Espagne que naquirent les empereurs Trajan et Hadrien, la dynastie des Sévères était africaine, Dioclétien et Constantin le Grand, deux grands réformateurs de l'empire, étaient originaires des provinces. Stilicon, un Vandale, était à la tête des légions lors des dernières victoires contre les barbares. On pourrait multiplier les exemples.

Les théories qui veulent que le christianisme ait porté le coup de grâce à Rome ne semblent pas tout à fait fondées, à la lumière des faits. Les motifs des cruelles persécutions contre les chrétiens étaient non pas théologiques mais politiques. Comparés à d'autres peuples de l'Antiquité, les Romains avaient étonnamment peu de préjugés raciaux ou religieux. Ils s'entendirent le plus aisément avec les tenants du polythéisme et incorporèrent les dieux des peuples vaincus au panthéon des dieux romains. Le monothéisme des chrétiens, tout comme celui des Juifs, fut dès le départ, inacceptable. Un trait essentiel de la religion romaine était son lien étroit avec l'État, ce qui se manifestait dans le culte de l'empereur et le rejet de ce culte vous plaçait automatiquement au rang des ennemis de l'ordre public. Pourtant, au début du IV<sup>e</sup> siècle, après les édits de Galère et de Constantin, le christianisme devint une religion officielle et nombre de ses représentants les plus éminents contribuèrent à cimenter l'empire et non à le faire éclater de l'intérieur.

L'existence de forces centrifuges est indéniable, tout comme la pression des ennemis extérieurs mais expliquer l'effondrement de la puissance romaine, uniquement ainsi, est insuffisant. L'on entreprit donc d'étudier les causes naturelles ayant pu entraîner cette catastrophe de la civilisation. Ce n'est pas un hasard si les chercheurs anglo-saxons, pragmatiques par nature, ont joué un rôle important dans ces hypothèses. Vladimir Simkhovitch affirme que l'appauvrissement de la glèbe fut une cause suffisante de la chute de Rome. Le savant a raison de dire que la diminution des récoltes due à l'épuisement de la glèbe affecta l'agriculture romaine qui souffrait d'une insuffisance chronique d'herbe et de trèfle et d'une culture irrationnelle des sols. L'assolement et la fumure étaient pratiqués à petite échelle. Tout cela vaut pour la presque île apennine mais les terres de Gaule, d'Égypte ou des provinces orientales furent invariablement fertiles, pendant toute la période antique.

On a trop longtemps négligé les fondements naturels des civilisations, au profit des « gestes de ceux qui semblaient diriger le cours des événements ». Il se trouva donc des chercheurs pour faire émerger de l'oubli et apparaître dans l'histoire ses coauteurs anonymes : rats, poux, moustiques – porteurs de maladie, causes d'épidémies qui firent plus de victimes que les guerres. L'Empire romain ne fut pas libre de ces fléaux, la malaria en particulier décima la population, mais il est difficile de la considérer comme la cause de l'effondrement de la civilisation. Ainsi, l'épidémie de peste qui se déclara au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle n'ébranla aucun des États, bien plus faibles que Rome, de l'Europe médiévale.

L'attention des savants qui étudient l'histoire de l'empire est attirée par la singulière inertie de cet immense organisme. Il grossit, il engraisse, suite à son expansion territoriale bru-

tale, perdant simultanément en énergie vitale et en capacité de connaissance. Les conquêtes dynamisèrent peu la vie sociale et économique ; elles ne provoquèrent pas d'intérêt plus profond pour le monde, de recherche de nouvelles formes, d'expérimentation audacieuse. L'apport des Romains à des disciplines scientifiques comme l'astronomie, la géographie ou la médecine est étonnamment faible. Et ils ne firent aucune découverte susceptible de révolutionner l'industrie ou les moyens de communication. Nous parlons avec admiration des routes romaines, il faut tout de même se souvenir que le gros transport commercial se faisait par mer, était coûteux, lent et incertain. La flotte commerciale romaine était en fait composée de grands bateaux à rame, à la capacité de navigation négligeable, qui effectuaient un lent cabotage le long des côtes. Le fameux esprit pratique romain n'eut aucune incidence technique. Un chercheur contemporain, en enfant de la civilisation industrielle, trouve incompréhensible que les Romains n'aient pas inventé le clapet pour les soufflets utilisés dans la fonte du fer (n'importe quel artisan intelligent en aurait été capable, selon lui), ce qui aurait largement augmenté les capacités de production.

En regardant les magnifiques bâtiments, disséminés sur les vastes territoires de l'empire, on est impressionné par la puissance de Rome, puissance également, et peut-être avant tout, matérielle. L'État qui entreprit des investissements aussi colossaux ne pouvait être pauvre, même compte tenu de la force de travail bon marché à disposition. En fait, la période de la prospérité romaine recoupe assez précisément celle des conquêtes. Au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, une fois les frontières de l'État établies, la récession économique commença. Il est étonnant de constater que ce grand organisme sociopolitique reposait sur des bases économiques aussi fragiles.

Lorsque nous évoquons des bases fragiles, il ne s'agit pas de l'épuisement des ressources matérielles mais surtout de mauvaise gestion et d'absence d'une quelconque vision économique d'ensemble. La *res rustica*, réflexion sur l'exploitation agricole spécialisée, était le thème traditionnel des travaux de Caton, Varron, Columelle. Les aspects moraux et pédagogiques y étaient prépondérants et l'agriculture y était considérée comme un retour aux anciennes vertus austères des ancêtres. En revanche, les écrits des auteurs antiques font peu de place à la théorie de la monnaie, aux échanges et au capital. C'est difficile à croire aujourd'hui, mais l'État romain ne possédait pas de budget annuel et vivait de façon dispendieuse, au jour le jour, d'une crise à l'autre. Pour alimenter le trésor dans les situations d'urgence, on avait recours aux méthodes primitives d'émission de monnaie, qui perdait brutalement de sa valeur, ou d'augmentation de la charge fiscale, surtout de l'impôt sur la terre.

Dans les textes de la période de l'empire, nous lisons très souvent que le salaire des fonctionnaires ou la solde étaient payés en blé, ce qui signifie que le trésor était vide et que l'on revenait à une économie naturelle. Durant toute l'Antiquité, la seule valeur durable fut la terre mais sa répartition, ses modes d'exploitation, l'ensemble de la politique agraire étaient pris dans un cercle vicieux de contradictions.

Le principal problème (déjà condamné par les auteurs antiques) venait des grands domaines terriens, les *latifundia*, vastes enclaves économiques séparées, dotées de leurs propres police et appareil judiciaire. Elles appartenaient à l'empereur ou à l'aristocratie sénatoriale, bénéficiaient de privilèges fiscaux et de la force de travail bon marché des esclaves. Les paysans libres ne pouvaient pas concurrencer les *latifundia* et tombaient dans l'esclavage pour dettes. L'impôt atteignait

souvent 50% de la valeur de leur production et était levé par des fonctionnaires municipaux intransigeants. Ceux qui arrivaient à échapper à ce destin devenaient colons, et leur situation n'était pas très différente de celle des esclaves, ou fuyaient à la ville, où ils augmentaient la masse des chômeurs.

La ruine des petites et moyennes exploitations eut des conséquences déplorables dans différents domaines de la vie sociale et politique. Les cités qui se développaient profitablement au début du principat, commencèrent à décliner, dès la fin du II<sup>e</sup> siècle. On trancha les racines de leur existence car les grands domaines produisaient quasiment tout ce qui était nécessaire aux besoins de leurs habitants. Le développement de l'artisanat et du commerce fut également ralenti.

Ce processus fut plus ou moins soutenu dans les différentes parties de l'empire mais son résultat final : la destruction des municipes, qui grâce à leur autonomie étaient une école de vie citoyenne et un facteur d'intégration naturelle des provinces éloignées avec Rome, la destruction des classes moyennes et de la paysannerie libre signifia – comme le dit Dawson, à juste titre – un retour à l'ancien mode de société tribale. « Parmi les ruines des États provinciaux fondés sur la cité, nous voyons se reconstituer une société rurale de propriétaires nobles et de paysans serfs<sup>29</sup>. » Même sans invasion des peuples germaniques, l'on peut imaginer la lente désagrégation de l'empire et la naissance de nouveaux États territoriaux.

De la Renaissance à nos jours, des générations d'écrivains et d'historiens ont médité sur les ruines de Rome et réfléchi aux causes de la mort de cette civilisation. C'est certainement l'un des problèmes les plus complexes et les plus passionnants de l'historiographie. Aucune tentative d'explication ne

dissipe toutes les interrogations. Les chercheurs les plus prudents démontrent que la catastrophe finale intervint suite à la pression extérieure et à la dissolution intérieure. Il est vain, disent-ils, de chercher la cause décisive ; difficile en effet de ramener toute une série d'éléments sociaux, politiques, économiques, militaires ou spirituels à un dénominateur commun.

Un historien des institutions verra le début de la désagrégation, dès l'époque de la république. Il dira que le système républicain – avec son appareil complexe de différents dépositaires du pouvoir qui se contrôlent mutuellement : les consuls, le sénat, les tribuns, les comices – malgré toutes les mesures institutionnelles de prudence, ne put empêcher les politiciens ambitieux, de Sylla à César, de recourir au pouvoir dictatorial. Le principat, introduit par Auguste – alliance de l'autocratie et des institutions républicaines – fut une réponse à la nouvelle situation, lorsque Rome se mua de cité-État en empire mondial. Cette forme de gouvernement, surtout à l'époque de la dynastie des Flaviens et des Antonins, assura une paix durable à l'empire, une stabilisation, un essor de l'art et de la littérature. Elle se termina pourtant au III<sup>e</sup> siècle dans une totale anarchie militaire, quand « les légions firent et défirent à leur gré les empereurs, et le monde civilisé fut déchiré par la guerre civile et les invasions barbares<sup>30</sup>. »

De nombreux historiens militaires prouvent que le destin de l'empire se décida le 9 août 378, lorsque les Wisigoths infligèrent une défaite cuisante à l'empereur Valens et à son armée. Ce ne fut pas seulement une bataille perdue mais un tournant de l'histoire, et comme le veulent certains, une véritable césure entre l'Antiquité et le Moyen-Âge. Les armées impériales révélèrent leur impuissance face à l'impé-

tuosité de la cavalerie barbare. L'invention de l'étrier et de l'éperon (attribuée aux Sarmates), l'introduction de la cavalerie lourde dont l'offensive décida du sort de la bataille, tout ceci révolutionna la conduite des guerres et ôta sa supériorité tactique à l'infanterie romaine.

Un spécialiste de la vie économique et sociale de l'empire montrera que l'esclavage sur lequel s'appuyait l'État, indépendamment de la perception négative que nous en avons, était un système tout à fait improductif et constituait en outre, une source de tensions et de conflits incessants. Les révoltes d'esclaves, auxquelles se ralliaient les paysans appauvris, faisaient éclater l'empire de l'intérieur. Le nombre total de la population de l'empire diminuait, l'écart se creusait entre la classe réduite des possédants (de la terre et du capital) et les millions d'improductifs. La désastreuse augmentation des prix et l'inflation galopante touchèrent également des pays qui étaient traditionnellement les greniers du monde antique. En Égypte par exemple, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'artabe de blé coûtait sept à huit drachmes, au tournant du III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle, elle atteignait cent vingt mille drachmes.

Quasiment jusqu'à la fin de ses jours, Rome maintint une imposante façade de puissance et de permanence. Ce n'était pourtant qu'une apparence, masquant le vide et l'épuisement. Tant que la société romaine était en marche, au temps des guerres puniques ou plus tard de Trajan, tant qu'elle fut consciente de sa mission historique et imposa aux autres peuples sa volonté et ses lois, tout semblait simple, tout se présentait selon le modèle de la victoire naturelle d'une civilisation dynamique, jeune et prometteuse. «La Fortune ne créa jamais une œuvre plus parfaite que l'État romain», dit l'historien Polybe, Grec d'origine. La Ville Éternelle divinisée était la capitale incontestée du monde méditerranéen.

*Terrarum dea gentiumque Roma*  
*Cui par est nihil et nihil secundum*<sup>31</sup>

Mais après la période des triomphes vient celle de l'épuisement. Le geste des conquérants devient un geste de défense, l'enthousiasme et l'ivresse du succès sont suivis par une réflexion sur le caractère précaire de toutes choses. Gilbert Murray définit ce moment de crise de la civilisation par une formule fameuse : « the failure of nerve », la perte de confiance en soi, de foi dans la vie et le sens des efforts humains. On retrouve les paisibles symptômes de cette maladie, dans les mots du poète : « Ce qui procure une vie plus heureuse, Martial, mon délicieux ami, le voici : une fortune non acquise par le travail, mais héritée ; un domaine qui ne soit pas ingrat, un foyer qui ne s'éteigne point... la satisfaction d'être ce que l'on est sans préférer autre chose ; nulle appréhension du jour suprême, nul désir non plus<sup>32</sup>. »

Ce sentiment de résignation philosophique n'était évidemment pas général. L'élite intellectuelle de Rome cherchait une consolation dans le scepticisme ou le stoïcisme, mais les idées de ces écoles étaient trop abstraites pour satisfaire les besoins spirituels de vastes cercles sociaux. Les masses ne trouvaient pas non plus de secours dans la religion romaine, car comme le dit Jérôme Carcopino : « Avec ses dieux indistincts et ses mythes incolores... avec ses prières formulées dans le style des contrats et sèches comme une procédure, avec son incuriosité métaphysique et son indifférence à la valeur morale... la religion romaine glaçait les élans de la foi par sa froideur compassée et son prosaïsme utilitaire<sup>33</sup>. » Au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, Rome vit une véritable invasion de mysticisme oriental. Dans le culte de Cybèle, Attis, Baal, Isis ou Sérapis, s'expriment une nouvelle idée de la religion et un

nouveau type de dieux qui souffrent, meurent et ressuscitent, font preuve de compassion à l'égard de tous les hommes, sans distinction d'état ou de nationalité, et promettent également une vie future, meilleure.

L'histoire de Rome nous apparaît comme une grande parabole du destin de toute puissance plurinationale, de toute « grandeur immodérée ». Le paradoxe des conquêtes étant qu'il est plus facile de conquérir que de conserver, et bien que les légions aient apporté avec elles la civilisation romaine, la loi, la coutume et la langue, de vastes territoires de la Bretagne à la Syrie, du Danube à l'Afrique ne furent pourtant jamais complètement romanisés. La conséquence inévitable de l'expansion territoriale fut l'absorption progressive de la classe éduquée par les masses, ce qui entraîna une simplification, une vulgarisation de toutes les fonctions de la vie politique, sociale, économique et intellectuelle. Avant même l'assaut des Germains et des peuples des steppes asiatiques, le processus de retour à la barbarie toucha presque toute l'armée, ainsi que les instances supérieures du pouvoir : le sénat et les empereurs. L'on peut envisager l'histoire de Rome avec l'œil froid du déterministe et dire que ce qui est arrivé était inévitable. Il faut tout de même se souvenir que l'État romain n'était pas figé dans un système institutionnel unique et que la longue ligne qui va du premier royaume tribal, en passant par la république, la dictature militaire, le principat et enfin le dominat, est remplie de crises et de déclin mais aussi de réformes et de tentatives de s'adapter aux nouvelles situations. Les Romains ne ressemblent en rien aux Incas, regardant la fin inévitable avec fatalisme. La dernière grande réorganisation de l'État, mise en œuvre par Dioclétien et Constantin, ainsi que les luttes acharnées des légions, commandées par Aetius ou Stilicon, témoignent éloquemment

de leur volonté de s'opposer aux décrets de l'histoire. Et si, des siècles plus tard, des écrivains et des penseurs aussi éminents que Machiavel, Vico, Gibbon, Bossuet, Voltaire, Montesquieu se penchèrent sur le destin des descendants d'Énée, ce ne fut pas par simple attachement à la tradition. Hormis la passion du savoir, ils étaient guidés par des considérations pratiques : l'histoire de l'Empire romain permettait de comprendre le mécanisme de l'histoire, elle était un augure doublé d'une morale, une leçon et un avertissement.

Je donnerais beaucoup pour me remémorer précisément notre dernière leçon de latin. C'est pourtant impossible. Le temps a effacé les détails, obscurci les formes. Je sais seulement que les derniers jours de la fin de l'année scolaire eurent quelque chose de théâtral, nos pédagogues et nous jouions la comédie de la normalité, alors que nous savions que nos notes étaient inscrites d'une belle écriture penchée sur des bulletins rouges et que plus rien ne pouvait modifier le destin. Malgré cela, nous préparions nos devoirs, les premiers de la classe fayotaient et levaient le doigt pour répondre, les butors des derniers rangs refusaient obstinément les bienfaits du savoir, tout était donc comme d'habitude.

Derrière la fenêtre, les châtaigniers avaient défleuri depuis longtemps. L'air était lourd de senteurs. Les chaleurs étouffantes de juin commençaient. Des nuages blancs voguaient au-dessus de l'école.

Jacquot ouvrait la porte d'un geste énergique, se dirigeait vers l'estrade, nous observait un instant d'un œil perçant puis lançait le sacramentel *salvete pueri*, ce à quoi nous répondions bruyamment : *salve magister noster*. Après les difficultés des traductions, il nous accordait maintenant plus souvent un instant de répit. Nous croisions les bras derrière nous, respi-

rant profondément et fixant le tableau noir, au-delà duquel la forêt et la rivière, les montagnes et la mer, les grandes vacances, étaient toutes proches.

Nous ouvrions ensuite nos livres à son commandement et Jacquot, de sa magnifique voix d'airain, lisait les lettres de Cicéron à Atticus, où il était question de la mort de sa fille Livie ou des marbres grecs. Il nous lançait au passage un regard pénétrant, comme pour vérifier à quel point ces affaires vieilles de plus de deux mille ans étaient capables de nous émouvoir.

Était-il conscient de la catastrophe imminente ? Cela restera pour moi une énigme. Fréquentant quotidiennement Tite-Live et Tacite, il aurait dû prévoir les événements qui s'annonçaient, entendre avant les autres le pas des barbares qui approchaient. Mais même s'il prévoyait correctement notre destin, il n'en laissa rien paraître et nous dirigea jusqu'à la fin avec le calme d'un chef, persuadé qu'il n'était de cataclysme susceptible de bouleverser les saintes lois de la grammaire latine. Quand des années plus tard, sur l'agora athénienne, je rencontrai la statue sans tête d'un rhéteur serrant un rouleau à demi-ouvert dans sa main, je pensai que l'âme de Jacquot habitait cette statue – lui, le défenseur des choses belles et apparemment inutiles.

À la fin de l'année justement, il m'arriva une aventure scolaire banale mais qui s'ancre profondément dans ma mémoire, comme le souvenir d'un rêve que je n'arrive pas à comprendre. « Herbert, dis-moi... » et pour qu'il n'y ait aucun doute sur la personne, Jacquot tendit l'index dans ma direction. Arraché à ma rêverie, je me levai et répondis quelque chose de dépourvu de sens, d'une voix incertaine qui finit par se briser, ce qui déclencha l'hilarité de la classe (je ne leur en veux pas, nous étions tous des gladiateurs). Jacquot sourit puis

donna la réponse, termina l'épisode par son traditionnel « Assieds-toi, imbécile! », ajoutant presque amicalement : « Maintenant, tu t'en souviendras jusqu'à la fin de ta vie. » Je m'assis mais j'ignore vraiment ce dont je dois me souvenir jusqu'à la fin de ma vie, et je ne le saurai plus jamais.

La question de Jacquot n'était peut-être qu'en apparence une règle de grammaire latine, de fait elle introduisait de l'ordre dans les pensées et touchait même notre sentiment moral, exigeant que soient séparés à jamais et sans détour, le bien du mal, la vérité du mensonge.

La guerre éclata, précisément trois jours avant le début de l'année scolaire. Je regrette de ne pas l'avoir vu en uniforme. Il avait certainement fière allure à la tête de sa centurie, composée de garçons à peine plus âgés que nous. J'ignore aussi ce qu'il a emporté dans sa dernière expédition : des poèmes de Catulle ou *L'Anabase* de Xénophon ? « Où est le cavalier ? / Où est sa monture ? / ... Las... le guerrier en armure / ...jours longues disparus / Dans la nuit du passé, com si jamais ne fust<sup>34</sup>. »

C'est ainsi que la leçon fut interrompue. Interrompue mais pas anéantie. Alors que je m'en souviens maintenant et que j'écris ces mots, je comprends plus clairement l'origine de mes passions et de mes attachements. Je voudrais édifier un tertre de pierres à mon professeur mais je ne sais où chercher sa sépulture : au pays des Goths ou des Huns.